



Sevara

L'étude qui raisonne

Les preuves de l'existence de Dieu

En langage simple · une série en huit chapitres

Introduction : qu'est-ce qu'une « preuve » ?

Chapitre 1 sur 8

En bref :

Rien ne peut être prouvé avec une certitude absolue, dans aucun domaine. Le savoir n'a jamais dépendu de la preuve : partout, nous nous fions à ce que la raison « voit ». La question sur Dieu n'est donc pas « est-ce prouvé ? », mais « est-ce raisonnable ? ». En chemin, le célèbre argument d'Anselme, et pourquoi il ne suffit pas.

Introduction : qu'est-ce qu'une « preuve » ?

Presque tout homme qui réfléchit à la foi se heurte, tôt ou tard, à une exigence : « Prouve-moi que Dieu existe ». Et celui qui n'y parvient pas en conclut que la foi est une affaire de sentiment, ou un « saut » sans fondement. Il vaut la peine de s'arrêter ici, car cette exigence cache une erreur, et une erreur fondamentale.

L'exigence « prouve » repose sur deux présupposés, que l'on ne formule généralement pas à voix haute. Le premier : ce qui ne peut pas être prouvé est une affaire subjective, « à chacun sa vérité », et non un fait. Le second : rien ne peut vraiment être prouvé. Le second présupposé est vrai. Toute démonstration, même en mathématiques, part d'axiomes qui, eux, n'ont pas été démontrés. Et toute loi scientifique générale est une généralisation : on a vérifié quelques milliers de cas, et l'on a conclu pour tous les cas non vérifiés. Il n'existe aucun moyen de prouver que la généralisation est juste. En général, les gens ne remarquent pas ce qui en découle. Si l'on accepte aussi le premier présupposé, alors ce n'est pas seulement la foi qui est « une affaire subjective », mais aussi la science, et aussi le fait que le soleil se lèvera demain.

Celui qui comprend cela se trouve devant trois voies, dont nous parlerons tout de suite. Mais on peut déjà dire quelle voie nous suivrons : ne pas renoncer à l'exigence de penser, et ne pas exiger une certitude qui n'existe dans aucun domaine. La bonne question sur Dieu n'est pas « est-ce prouvé ? », puisque rien n'est prouvé, mais « est-ce raisonnable, selon ce même bon sens grâce auquel nous savons tout le reste ? ».

La foi est une affirmation sur le monde, pas un sentiment

Avant de nous mettre en route, il faut clarifier une chose sur laquelle beaucoup se trompent. La foi n'est pas un sentiment. Quand quelqu'un dit « Dieu existe », il ne raconte pas ce qu'il ressent : il affirme quelque chose sur le monde, comme celui qui dit « il y a de l'eau sur Mars ». C'est une affirmation qui peut être vraie ou fausse. Comment sait-on que ce n'est pas un simple sentiment ? Parce qu'on ne discute pas des sentiments. Si j'aime la pizza et que vous ne l'aimez pas, il n'y a entre nous aucun désaccord. Mais entre un croyant et un athée (celui qui dit que Dieu n'existe pas), il y a un vrai débat. Et un vrai débat est le signe que tous deux parlent du monde, et non d'eux-mêmes.

On n'affirme pas ici que le sentiment religieux n'existe pas ou n'est pas souhaitable. On dit seulement qu'il faut le distinguer de la foi. La peur d'un tigre n'est pas un tigre. La peur peut être le signe qu'un tigre rôde, et elle peut être la conséquence du fait que j'ai vu un tigre. Mais elle n'est pas le tigre lui-même. Il en va de même du sentiment religieux : il peut conduire à la foi, et il peut en découler. Mais il n'est pas la foi.

D'où aussi la réponse à une affirmation populaire : « Il n'y a pas d'athées dans les tranchées ». C'est-à-dire : à l'heure du danger, tout le monde prie, donc tout le monde croit en secret. Les athées répondent par l'affirmation inverse : cela prouve que la foi n'est, au fond, que de la peur. La vérité est que les deux affirmations ne valent pas grand-chose. Le phénomène s'accorde avec les deux explications, et ne prouve donc rien. Et de manière générale, expliquer pourquoi quelqu'un croit (« à cause de son éducation », « à cause de la peur ») ou pourquoi quelqu'un ne croit pas (« à cause d'une crise », « par confort ») n'est pas un argument. C'est de la psychologie. La seule question est de savoir si l'affirmation est vraie.

Il y a aussi des croyants qui disent : « Ma foi est une expérience intérieure, et elle n'a pas à répondre aux questions de la logique ». C'est une position confortable, mais il faut examiner ce qu'elle dit. Si la foi n'est qu'une expérience, et non une affirmation sur le monde, c'est en fait de l'athéisme avec un sentiment religieux. Et si elle affirme bel et bien que Dieu existe, rien ne dispense d'affronter les objections. Il en va de même pour celui qui est arrivé à la foi par une expérience mystique. Il y a une différence entre la façon dont je suis arrivé à une idée et la question de savoir si cette idée est vraie. Même une idée venue en rêve doit passer l'examen.

L'intuition est une façon de savoir

Deuxième chose : il existe une façon de savoir des choses sans preuve. On l'appelle l'intuition, et l'on peut la décrire comme une « vision par les yeux de la raison ». Un mathématicien doué « voit » parfois que la solution est 7, avant même d'avoir vérifié. Prenez un exemple de la vie. Vous êtes sûr que tout a une cause. Si une tasse se casse, quelqu'un ou quelque chose l'a cassée. Essayez maintenant de le prouver. Vous direz : « c'est toujours ainsi ». Mais vous n'avez vu que quelques milliers de cas dans votre vie, et vous êtes sûr que c'est vrai aussi pour les milliards de cas que vous n'avez pas vus. D'où vient cette assurance ? Pas des yeux, car vous n'avez pas tout vu. Pas d'une preuve, car il n'y en a pas. Elle vient de la raison elle-même. David Hume, un philosophe écossais qui vivait il y a environ 250 ans, a été encore plus précis. Même dans les cas que vous avez vus, qu'avez-vous vu au juste ? Vous avez vu A, puis vous avez vu B. Vous avez vu la balle frapper la vitre, puis la vitre se briser. Mille fois. Mais la « causalité » elle-même, le lien entre A et B, vous ne l'avez jamais vue. Voir une « cause », cela n'existe pas. On voit seulement qu'une chose vient après une autre. Et le lien entre elles, c'est la raison qui l'ajoute. C'est cela, l'intuition. Et vous vous y fiez entièrement, à juste titre. Quelle est la différence entre l'intuition et le sentiment ? Sur un sentiment, il n'y a pas de débat. Sur une intuition, il y a un débat, et l'un des deux camps a raison. On peut vérifier si 7 est vraiment la solution.

Demandons maintenant : qu'arrive-t-il à celui qui décide de ne se fier à rien qui n'ait été prouvé ? Il reste sans rien. Prenez les mathématiques, le domaine le plus « sûr ». Chaque démonstration y part de quelques axiomes. En géométrie, par exemple, on pose que « par deux points passe une seule droite ». Ces axiomes, personne ne les a démontrés. Ils nous paraissent simplement vrais. Si l'on ne s'y fie pas, il n'y a pas de mathématiques. Et nous avons déjà vu que la science fonctionne de même : le passage de « quelques milliers de cas vérifiés » à « toujours » est un saut que la raison fait, sans preuve. Sans ce saut, il n'y a pas de science.

Autrement dit : le mathématicien comme le scientifique se fient, sans preuve, à ce que leur raison « voit ». Et celui qui se fie à sa raison en mathématiques et en science n'a aucune raison de la récuser précisément quand on arrive à la question de Dieu. Ici s'éclaire aussi quelque chose sur le mot « foi ». Les gens disent : « Je ne sais pas, je crois seulement ». Mais selon ce critère, « le soleil se lèvera demain » est aussi « seulement une croyance ». La foi n'est pas le contraire du savoir. Elle est une sorte de savoir : un savoir raisonnable, sans preuve absolue, comme la plupart de ce que nous savons.

Sur quoi repose chaque domaine ?

Il vaut la peine de s'arrêter sur ce point, car il paraît étrange à première vue, et sans lui toute la suite semble fragile. Est-il vrai que rien n'est prouvé ? Voici un bref tour des domaines du savoir.

Commençons par la logique elle-même. La règle la plus élémentaire de la pensée est qu'une chose ne peut pas être à la fois vraie et fausse en même temps. Essayez de prouver cette règle. Toute démonstration que vous proposerez l'utilisera, car sans cette règle, le mot « preuve » n'a aucun sens. Autrement dit, le fondement de toute pensée est une chose que l'on ne peut pas prouver, et dont nous sommes pourtant tous entièrement sûrs.

Les mathématiques, nous l'avons vu, partent d'axiomes. On peut parfois démontrer un axiome à partir d'autres, mais alors ce sont les autres qui restent non démontrés. À la fin, il reste toujours quelque chose que l'on accepte simplement. Et ici, un point à retenir : dès l'Antiquité, les philosophes ont montré que toute tentative de tout prouver n'a que trois issues. Ou bien la démonstration remonte sans fin, et alors elle n'a pas de commencement. Ou bien elle tourne en rond, et présuppose à la fin ce qu'elle voulait prouver. Ou bien elle s'arrête à une hypothèse non démontrée. Il n'y a pas de quatrième possibilité. Tout savoir que nous avons s'arrête, en fin de compte, à quelque chose qui n'a pas été prouvé.

La science repose sur plus d'hypothèses de ce genre qu'on ne le pense d'ordinaire. Elle suppose que l'on peut se fier aux sens, et personne ne l'a prouvé. Elle suppose que les lois de la nature sont constantes, que ce qui était vrai hier l'est aussi aujourd'hui, et qu'une loi vérifiée ici vaut aussi dans une autre galaxie. Et cela, on ne peut pas le prouver sans le supposer d'abord. Elle suppose que tout phénomène a une cause, et cela, nous l'avons vu, personne ne l'a vu de ses yeux. Et elle suppose que l'explication simple vaut mieux que la compliquée, sans aucune preuve que le monde « préfère » la simplicité. Sans ces hypothèses, il n'y a pas de science, et aucune d'elles n'est prouvée.

L'histoire repose tout entière sur des témoignages : sur ce que des gens ont raconté et écrit. Aucun de nous n'a vu la destruction du Second Temple, ni la Première Guerre mondiale. Nous nous fions à ceux qui ont raconté. C'est une hypothèse, pas une preuve. Et le droit suppose que l'on peut croire les témoins, et que ce qui paraît probable est sans doute aussi ce qui s'est passé.

La vie quotidienne aussi. Vous êtes sûr qu'il existe un monde en dehors de vos pensées, et que les gens autour de vous sont des gens et non un rêve. Essayez de le prouver. Les philosophes ont essayé pendant des siècles, sans y parvenir. Et pourtant, aucun homme sain d'esprit n'en doute.

La conclusion n'est pas qu'« on ne peut rien savoir ». Au contraire. La conclusion est que le savoir n'a jamais dépendu de la preuve. Dans tous les domaines, nous savons des choses parce qu'elles paraissent vraies au bon

sens, et nous avançons à partir d'elles. Et celui qui exige précisément de la foi en Dieu ce qu'il n'exige d'aucun autre domaine n'exerce pas son jugement. Il exerce un préjugé.

Trois voies

Revenons maintenant aux deux présupposés de l'introduction : « ce qui n'est pas prouvé n'est pas un fait » et « rien ne peut être prouvé ». Celui qui les comprend se trouve devant trois voies.

La première est le scepticisme : accepter les deux présupposés. Si rien n'est prouvé, et que seul ce qui est prouvé est recevable, alors aucune affirmation n'est recevable, et l'on ne peut rien savoir. La deuxième est le fondamentalisme : accepter le premier présupposé et fuir le second. C'est-à-dire renoncer à la raison, et adopter des certitudes qui viennent « d'en haut », par des voies au-dessus de la raison. Une idée arrivée ainsi n'est pas exposée à la critique, et c'est précisément ce qui attire en elle. Il est important de voir que ces deux contraires, le sceptique et le fondamentaliste, ont une racine commune : tous deux identifient la vérité à la certitude. Aux yeux de l'un comme de l'autre, seul ce qui est prouvé avec certitude peut être tenu pour vrai.

La troisième voie consiste à renoncer précisément au premier présupposé. Certes, il n'y a aucun moyen de prouver quoi que ce soit. Mais il est faux qu'une affirmation non prouvée soit irrecevable. Il suffit qu'une affirmation soit raisonnable, selon le bon sens, pour l'accepter. C'est la seule voie qui permette à la fois de penser et de savoir, et c'est la voie que nous suivons tous dans tous les autres domaines. Selon cette voie, la foi en Dieu n'est pas certaine elle non plus, exactement comme toute autre affirmation sur le monde. C'est une affirmation construite par une raison humaine, et donc exposée à toutes ses limites. D'où aussi une règle d'honnêteté : la même raison qui a construit la foi peut aussi la critiquer, la nuancer, et même la rejeter. Celui qui dit « examinons », mais sait d'avance qu'il n'acceptera aucune autre conclusion, n'examine pas. C'est un fondamentaliste déguisé.

Il y a ici aussi une leçon d'éducation. Une éducation qui identifie la foi à la certitude fait des dégâts : celui qui a grandi avec elle, et qui découvre un jour qu'il n'a pas de certitude, en conclut qu'il ne croit plus. C'est une erreur. La foi sans certitude est la seule foi qui existe.

Et la question « comment peut-on vivre ainsi, et même donner sa vie, sans certitude ? ». Elle a deux réponses. La première : même si cette compréhension crée une difficulté, la difficulté ne change pas la vérité. Si la sagesse crée des problèmes, on affronte les problèmes, on ne s'efforce pas d'être bête. La seconde : il est faux que seule la certitude puisse justifier le don de soi. Un soldat qui donne sa vie au combat n'est pas convaincu avec une certitude absolue qu'il a raison, et s'il en est convaincu ainsi, il est naïf. L'homme qui connaît ses limites agit à l'intérieur de l'incertitude. Pensez à la loi du « poursuivant » : vous voyez un homme en poursuivre un autre pour le tuer, et vous avez le droit de tuer le poursuivant pour sauver le poursuivi. Savez-vous avec certitude ce qui se passe ? Peut-être un détail vous échappe-t-il. Supposons qu'il y ait 90 % de chances qu'il soit vraiment un poursuivant, et 10 % qu'il ne le soit pas. Si vous vous absteniez d'agir à cause des 10 %, vous prenez 90 % de risque que le poursuivi meure. Et pourtant il faut décider, et décider selon la possibilité la plus probable. Ainsi de toute décision morale. La possibilité la plus probable est la bonne base pour décider, même sans certitude. Certes, celui qui sait qu'il n'y a de certitude en rien aura plus de mal, en pratique, à mettre en œuvre ses valeurs. Mais c'est un problème pratique, à affronter pour lui-même, et non une raison de changer ce qui est vrai.

L'argument « par définition », et pourquoi il ne suffit pas

Avant d'arriver aux arguments qui partent du monde, il vaut la peine de connaître un argument célèbre qui tente de prouver que Dieu existe sans regarder le monde du tout, à partir de sa seule définition. Il a été formulé par Anselme, un moine et théologien qui vivait en Angleterre il y a environ mille ans, et il va ainsi : Dieu est « ce dont rien de plus grand ne peut être pensé ». S'il n'existait que dans l'imagination, alors un Dieu qui existe réellement serait plus grand que lui. Mais nous avons dit que rien n'est plus grand que lui. Il doit donc exister réellement. Autre formulation : « un Dieu qui n'existe pas » est une contradiction, comme « un triangle rond ».

L'argument est bien plus intelligent qu'on ne le pense d'ordinaire, et la plupart des critiques célèbres ne le renversent pas vraiment. L'une d'elles, celle d'un moine contemporain nommé Gaunilon, va ainsi : définissons « l'île la plus parfaite que l'on puisse penser ». Une île qui existe réellement est plus parfaite qu'une île qui n'existe qu'en imagination. Donc, selon la même logique, l'île parfaite doit exister. Et c'est évidemment ridicule. Si l'argument « prouve » l'existence d'une telle île, c'est le signe que quelque chose en lui est cassé. Une autre, du philosophe allemand Emmanuel Kant, dit que l'existence n'est pas une propriété : cent shekels réels et cent shekels imaginaires sont exactement la même somme, l'existence ne leur ajoute rien. Donc, selon cette critique, « un Dieu qui existe » n'est pas non plus plus grand que « Dieu ». Toutes deux sont possibles, mais non décisives. On peut y répondre.¹

Et pourtant, l'argument a une faille. Le sentiment « cette chose existe réellement », nous ne le connaissons que pour des choses que nous avons rencontrées dans la réalité. Quand je pense à « un Dieu qui existe réellement », je ne fais en vérité que prononcer des mots. Je ne l'éprouve pas vraiment comme existant. C'est pourquoi l'étape « un Dieu qui existe réellement est plus grand » ne fonctionne pas : celui qui n'a pas de perception de Dieu comme existant ne peut même pas commencer l'argument. On peut objecter : il est possible de stimuler artificiellement le cerveau et d'y créer la sensation que quelque chose existe. Mais une sensation artificielle est précisément un état où la raison ne reflète pas la réalité, et l'on ne peut rien en conclure sur le monde.

L'argument ne tient donc pas seul. En ce sens, Kant avait raison : on ne peut pas prouver une existence à partir d'une seule définition. Mais il avait raison non pas à cause de la règle générale qu'il a proclamée, mais à cause de cette faille précise. L'argument est beau, et il a peut-être de la valeur quand on le joint à d'autres arguments, mais pour arriver à Dieu, il faut partir du monde lui-même.

1. **Sur les deux critiques d'Anselme.** À la critique de Gaunilon (l'île parfaite), il y a une réponse : l'existence n'est une « perfection » que chez Dieu, qui est défini comme parfait en toutes les perfections. Chez une île, l'existence n'est pas nécessairement une qualité. De plus, « l'île parfaite » ne se mesure qu'à d'autres îles, et peut-être n'existe-t-il aucune île de ce genre. Anselme lui-même a répondu que l'argument ne vaut que pour Dieu. Cette réponse n'est pas entièrement convaincante, mais la critique n'est pas décisive non plus. À la critique de Kant (l'existence n'est pas une propriété), il y a deux réponses. La première : Kant compare un concept à la chose elle-même dans la réalité, et là il a raison : cent shekels réels et cent shekels imaginaires sont la même somme. Mais Anselme compare deux concepts à l'intérieur de la raison : le concept « Dieu » face au concept « Dieu existant », c'est-à-dire Dieu que je perçois comme existant. Et entre eux, il y a bien une différence. La seconde : Anselme démontre ensuite que Dieu existe nécessairement, c'est-à-dire qu'il ne peut pas ne pas exister, et l'existence nécessaire est déjà un meilleur candidat au titre de propriété. La critique de Kant est donc possible, mais non nécessaire, et la question reste ouverte.

Premier argument : pourquoi y a-t-il quelque chose ?

Chapitre 2 sur 8

En bref :

Tout ce que nous connaissons a une cause. Si nous remontons la chaîne des causes, nous devons arriver à une cause première qui n'a pas de cause, sinon il n'y a aucune explication. Cette cause première, c'est Dieu. Et les réponses à « qui a créé Dieu ? », « des particules surgissent du néant » et « l'univers existe, tout simplement ».

Imaginez que vous marchez dans le désert, et que soudain vous trouvez sur le sable une boule de verre. Vous vous demanderez aussitôt : qui l'a fabriquée ? Comment est-elle arrivée là ? Et si quelqu'un vous dit « elle est là, c'est tout, sans raison », vous penserez qu'il se moque de vous. Il est clair pour vous que tout a une cause.

Pensez maintenant à l'univers tout entier comme à cette boule de verre. Pourquoi, lui précisément, n'aurait-il pas de cause ?

Ici surgit aussitôt la question que pose tout enfant : si tout a une cause, alors la cause de l'univers a elle aussi une cause, et celle-ci une autre, et ainsi sans fin. Et si l'on dit que Dieu est la cause, qui a créé Dieu ? C'est une excellente question, et c'est précisément elle qui mène à la réponse.

Il y a environ mille ans vivait un philosophe musulman nommé Avicenne (Ibn Sina), qui a aussi influencé Maïmonide. Il distinguait deux sortes de choses. Il y a les choses « possibles » : elles peuvent exister, et elles peuvent aussi ne pas exister. Une table, un homme, une étoile. Ces choses-là ont besoin d'une cause. Et il y a la chose « nécessaire » : une chose qui ne peut pas ne pas exister. Elle n'a pas besoin de cause, car elle n'est pas « arrivée ». Elle est, tout simplement.

Maintenant, l'argument se construit de lui-même. Tout ce que nous connaissons est du type « possible », et a donc une cause. Si la cause est elle aussi de ce type, elle a une cause, et ainsi de suite. Mais une chaîne sans fin n'est pas une explication. On connaît l'histoire de l'homme qui soutenait que le monde repose sur le dos d'une tortue géante. On lui demanda : « Et sur quoi repose la tortue ? » — « Sur une autre tortue. » « Et celle-ci ? » — « Des tortues jusqu'en bas ! » Tout le monde comprend que ce n'est pas une explication, mais une fuite devant l'explication. Réouven gifle Chimon. « Pourquoi ? » — « Ma main a bougé. » « Et pourquoi a-t-elle bougé ? » — « Le muscle l'a actionnée. » « Et qu'est-ce qui a actionné le muscle ? » — « Un courant électrique »... Celui qui recule ainsi sans fin n'explique rien. Une explication n'existe que lorsqu'on arrive au bout de la chaîne. La chaîne doit donc commencer par quelque chose de « nécessaire », qui n'a pas de cause. C'est cela que nous appelons Dieu.

Et la question « qui a créé Dieu ? » Maintenant, elle n'est plus difficile. L'argument n'a jamais dit que tout a une cause. Il a dit que tout ce qui est du type que nous connaissons a une cause. Dieu n'est pas de ce type. Ce n'est pas une échappatoire. C'est exactement la conclusion. La question « qui a créé Dieu ? » fait en réalité partie de la démonstration : précisément parce qu'on ne peut pas continuer ainsi sans fin, il doit exister quelque chose qui n'est pas du type connu.

Certains disent : « Mais Dieu est infini et éternel, vous avez donc fait entrer l'infini par la porte de derrière. » Pas nécessairement. L'argument prouve seulement qu'il y a une cause première. Il ne dit pas d'elle qu'elle est infinie. Cela, c'est déjà l'affaire des traditions religieuses. Et surtout : le problème de la chaîne infinie, c'est l'échappatoire. Une chaîne qui a un commencement est une explication complète, même si le commencement est une chose que nous ne comprenons pas jusqu'au bout. Comme disait Sherlock Holmes : quand on a éliminé l'impossible, ce qui reste est la vérité, aussi étrange soit-elle.

On peut bien sûr essayer de contester le présupposé lui-même : peut-être tout n'a-t-il pas une cause ? Personne, après tout, n'a vu cette règle de ses yeux. Le philosophe David Hume a montré il y a déjà 250 ans que nous n'avons pas appris le principe de causalité par l'expérience. C'est un présupposé de la raison. Mais essayez de vivre sans lui. Et comme nous l'avons vu dans l'introduction, c'est une intuition à laquelle nous nous fions tous à chaque instant. Celui qui y renonce seulement pour ne pas arriver à Dieu renonce à plus qu'il ne le croit.

Certains invoquent ici la science elle-même : dans la physique de l'infiniment petit, la théorie quantique, on voit bien des particules apparaître soudain dans le vide, à partir de rien. Mais elles n'apparaissent pas « comme ça ». Elles apparaissent toujours par paires équilibrées, une particule et une « antiparticule », de sorte que le total de la charge et de l'énergie ne change pas. C'est un processus coordonné, selon des lois précises. Et ce « vide » n'est pas vraiment vide : il contient des lois et de l'énergie. Un philosophe grec ancien, Anaximandre, l'a joliment décrit : au commencement était une « matière sans forme », qui s'est divisée en contraires, chaud et froid, positif et négatif, qui s'équilibrent mutuellement. Le vide de la physique moderne est de ce genre lui aussi. La question ne fait que revenir, ailleurs : d'où viennent les lois ?

Il y a aussi une réponse plus courte et plus tranchante, celle de Bertrand Russell : « L'univers existe, un point c'est tout. » Autrement dit, l'univers est un fait sans explication, et il est inutile de demander pourquoi. Mais « un fait sans explication » n'est pas une explication. C'est l'aveu qu'il n'y a pas d'explication. Et à celui qui dit « Dieu aussi est un fait sans explication », la réponse a déjà été donnée : la différence est que l'univers est fait de choses qui peuvent ne pas exister, et qu'il exige donc une explication, tandis que la cause première est une chose qui ne peut pas ne pas exister. Dire que l'univers « existe, tout simplement », c'est attribuer à l'univers exactement la propriété que l'argument attribue à Dieu, sans aucune justification.

Et peut-être l'univers lui-même est-il la chose « nécessaire », qui a toujours existé ? D'abord, la science elle-même ne pense pas ainsi. Selon la théorie du Big Bang, qui s'appuie sur des preuves solides, l'univers est né il y a environ 14 milliards d'années. Mais même sans la science, la proposition est difficile à accepter. L'univers est fait tout entier de choses « possibles », dont chacune a besoin d'une cause. Un tas de choses dont chacune a besoin d'une cause a besoin d'une cause lui aussi. Et si quelqu'un soutient que l'univers est « plus » que la somme de ses parties, qu'il y a en lui quelque chose qui relie et maintient le tout, comme une âme dans un corps, c'est précisément ce quelque chose que nous appelons Dieu. Le philosophe Baruch Spinoza a dit : « Dieu, c'est la nature. » Si cela veut dire que Dieu n'est qu'un autre nom de la matière, c'est de l'athéisme déguisé. Et si cela veut dire qu'il y a dans l'univers une « âme » qui l'unifie, c'est exactement ce que nous disons.

Et même si l'univers avait existé de tout temps, il faudrait encore expliquer pourquoi il existe et pourquoi il est tel qu'il est. Il y a une différence entre une « cause » et une « raison ». La cause de la présence d'une table dans la pièce, c'est qu'un menuisier l'a fabriquée. La raison de sa présence dans la pièce, c'est qu'il faut quelque chose pour manger dessus. Même une chose qui a toujours existé peut n'avoir pas de « cause », et pourtant il lui

faut une « raison » : pourquoi elle existe, et pourquoi précisément ainsi. Dans ce cas, Dieu n'est pas celui qui a créé l'univers à un instant donné, mais celui qui le maintient à chaque instant, comme une âme qui fait vivre le corps en permanence.

Il reste encore une réponse que les athées aiment bien : « Dieu, ce n'est pas une explication. Vous ne savez rien de lui. » Mais l'argument ne vient pas expliquer comment le monde est né. Il montre seulement qu'il y a une cause. Quand vous voyez des traces de pas dans le sable, vous en concluez que quelqu'un est passé par là, même sans rien savoir de lui. Un argument se juge à la question de savoir si la conclusion découle des prémisses, et non à la question de savoir combien il explique.

Il faut dire honnêtement ce que cet argument prouve et ce qu'il ne prouve pas. Il prouve qu'il y a une « cause première ». Il ne dit pas qu'elle est sage, bonne ou infinie. Il laisse aussi ouverte la possibilité que la cause première soit une sorte de « machine » aveugle. Cela, les arguments suivants le fermeront. Mais c'est déjà un début qui n'est pas mince : le monde ne repose pas sur des tortues.

Deuxième argument : qui a écrit les lois ?

Chapitre 3 sur 8

En bref :

Le monde fonctionne selon des lois précises, et c'est seulement grâce à elles que la vie peut exister. Même si la science explique tout, une question demeure : d'où viennent les lois ? Et en chemin : pourquoi ne pas s'appuyer sur le « Dieu des lacunes », ce que montre vraiment l'expérience des singes, ce que fait le hasard, et pourquoi « une infinité d'univers » ne fait que déplacer la question.

Revenons au désert. Cette fois, vous trouvez sur le sable non pas une boule de verre, mais une montre sophistiquée. Ici, vous ne demandez plus seulement « d'où vient-elle ? ». Il est clair pour vous, aussitôt, que quelqu'un l'a conçue. Une chose aussi complexe et précise ne se forme pas toute seule. Nos Sages l'ont formulé il y a environ deux mille ans, quand un mécréant demanda à Rabbi Akiva qui avait créé le monde, et qu'il répondit : de même que la maison témoigne du maçon, le monde témoigne de celui qui l'a créé.

David Hume s'est déjà opposé à la parabole de la montre. Il soutenait : pour les montres, nous savons par expérience que des hommes les fabriquent. Pour l'univers et les êtres vivants, nous n'avons aucune expérience de ce genre, et l'on ne peut donc pas comparer. Mais cet argument ne tient pas. Imaginez que celui qui trouve la montre dans le sable soit un membre d'une tribu qui n'a jamais vu comment on fabrique une montre. En conclura-t-il que la montre s'est formée par hasard ? Certainement pas. La structure précise et finalisée de la montre témoigne, à elle seule, d'une conception, même sans savoir qui l'a conçue ni comment. Et si l'on trouvait un objet technologique sur Mars, il serait clair pour nous, aussitôt, qu'un être intelligent l'a fabriqué, bien que nous n'ayons jamais vu comment on fabrique de telles choses. Il y a ici aussi une leçon tirée de l'expérience elle-même : nous connaissons des créations complexes dont nous savons qu'elles ont été conçues, et des créations complexes dont nous ne savons pas comment elles sont nées. Mais nous ne connaissons pas une seule création complexe dont nous sachions avec certitude qu'elle est née sans conception.

Notre monde ressemble bien plus à une montre qu'à une boule de verre. Il est ordonné, et il fonctionne selon des lois d'une précision stupéfiante. L'argument précédent demandait pourquoi le monde existe. Celui-ci demande pourquoi il est tel qu'il est : ordonné, complexe, coordonné. C'est pourquoi, soit dit en passant, il fonctionne même si le monde avait toujours existé. Même un monde éternel a besoin d'une explication pour l'ordre qui s'y trouve.

L'erreur dont il faut se garder

C'est précisément ici qu'il faut se garder d'une erreur courante, dans laquelle beaucoup de croyants tombent. Ils disent : « La science ne sait pas encore expliquer comment la vie est apparue, signe que Dieu l'a fait ». Cela s'appelle le « Dieu des lacunes », et il ne faut pas bâtir dessus. Ce que la science ne sait pas aujourd'hui, elle le saura peut-être demain. Une lacune dans le savoir est une raison de chercher, pas une raison de tirer des

conclusions sur Dieu. Un bon argument doit tenir même si la science parvient à tout expliquer. Supposons donc, pour la discussion, que la science explique vraiment tout : l'apparition de la vie, son développement, tout. L'argument tient encore.

Il existe aussi une version « scientifique » de l'argument, qui utilise une loi physique connue : dans un système fermé, le désordre augmente toujours. Un pot de fleurs qui tombe se brise, mais des tessons ne se recollent pas d'eux-mêmes en pot. Alors, comment l'ordre apparaît-il ? Ici aussi, il faut être prudent. Si c'était vraiment une preuve scientifique, Dieu ferait partie de la physique, et tous les physiciens seraient croyants. Et il y a une autre raison. La deuxième loi parle du désordre total d'un système, et rien n'empêche donc que l'ordre augmente dans une zone aux dépens du désordre dans une autre. On peut bâtir des maisons dans une zone en taillant des pierres dans une autre : dans la zone des maisons l'ordre augmente, dans la carrière il diminue, et la loi n'est pas violée. La loi elle-même n'est donc pas vraiment nécessaire à l'argument. Ce qu'il faut, c'est seulement l'intuition simple qui se tient derrière elle : une chose complexe ne se forme pas toute seule. Et cela, on l'a compris bien avant qu'il y ait une thermodynamique.

Le bon argument : à partir des lois

Pour comprendre l'argument, il faut connaître une notion : l'évolution. C'est le processus par lequel, selon la science, les êtres vivants se sont transformés progressivement pendant des millions d'années, des créatures simples jusqu'aux êtres humains. Le processus fonctionne ainsi : à chaque génération surviennent de petits changements fortuits, et celui que le changement a aidé à survivre se reproduit davantage. Beaucoup pensent que si l'évolution est vraie, on n'a plus besoin de Dieu.

Pour comprendre pourquoi il n'en est pas ainsi, partons d'un vieux argument des croyants : un singe qui tape au hasard sur un clavier n'écrira jamais la phrase « être ou ne pas être ». La probabilité en est nulle. De même, disaient les croyants, un être vivant complexe ne se formera pas par hasard.

La revue scientifique *Scientific American* a publié une réponse sous forme d'expérience informatique. L'ordinateur tape des lettres au hasard, exactement comme le singe. Mais avec une différence : chaque fois qu'une lettre correcte sort par hasard, elle se « verrouille » à sa place et ne change plus. Résultat : la phrase complète s'écrit en quelques minutes. Le message de la revue : c'est ainsi que fonctionne aussi l'évolution. Un changement fortuit utile se « verrouille », car celui qui l'a survécu et le transmet. Il n'y a donc pas besoin de concepteur.

Mais réfléchissez un instant à ce que l'expérience a montré en réalité. L'ordinateur n'a réussi que parce que quelqu'un lui avait écrit une règle : « verrouille toute lettre correcte ». Sans la règle, le singe aurait tapé éternellement. Autrement dit, l'expérience n'a pas montré que le hasard seul crée de l'ordre. Elle a montré que le hasard crée de l'ordre seulement lorsqu'il y a une règle qui le dirige. Et qui a écrit la règle ? Il en va de même dans la nature. L'évolution fonctionne, mais seulement grâce à des lois de la nature qui lui permettent de fonctionner, des lois qui transforment quelque chose de tout à fait improbable en quelque chose qui arrive. Vu ainsi, l'évolution n'affaiblit pas l'argument, elle le renforce : un processus qui atteint encore et encore sa cible, c'est précisément lui qui paraît dirigé.

Et qui a écrit les lois ? Imaginez une usine qui fonctionne en parfaite coordination. Quelqu'un dit : « Pas besoin de directeur ici, au mur sont accrochées des règles qui expliquent à chaque ouvrier ce qu'il doit faire ». C'est vrai, mais la question n'a pas disparu. Elle a seulement reculé d'un pas : qui a écrit les règles accrochées au mur, et qui veille à ce qu'elles soient respectées ? De même pour une machine à laver : elle fonctionne selon des lois, et c'est exactement ce qui montre que quelqu'un l'a conçue.

Il faut distinguer ici deux questions. La question « comment le processus s'est-il déroulé ? » est une question scientifique, à l'intérieur des lois, et la science y répond. La question « d'où viennent les lois ? » est une autre question, en dehors des lois, et la science n'y répond pas du tout. Et si quelqu'un dit « les lois ont simplement toujours existé », il n'a pas répondu : même des lois éternelles ont besoin d'une explication. Pourquoi précisément ces lois-là, et non d'autres ?

La science elle-même aiguise la question. Les lois de la physique contiennent des nombres constants, par exemple la force de l'attraction gravitationnelle. Il n'y a aucune raison logique pour qu'ils soient précisément tels. Et les scientifiques ont découvert que s'ils étaient différents, même de peu, ni étoiles, ni planètes, ni vie ne pourraient exister. Cela s'appelle le « réglage fin », et cela demande une explication.

« Mais c'est le hasard »

La réponse la plus courante est qu'il y a du hasard dans l'évolution, et qu'il n'y a donc pas besoin d'une main qui dirige. Il vaut la peine de réfléchir un instant à ce qu'est, au juste, le « hasard ». Quand on lance un dé, le résultat paraît fortuit. Mais en réalité, il est entièrement déterminé par les lois de la physique. Il nous est simplement difficile de le calculer. Il existe peut-être un hasard « véritable » dans le monde de l'infiniment petit, mais même cela est controversé.

Et surtout : le hasard aussi opère à l'intérieur d'un cadre, et c'est le cadre qui décide. Prenez une pièce truquée, dont la probabilité de tomber sur « pile » est de 70 pour cent. Chaque lancer pris isolément est fortuit, et l'on ne peut pas savoir d'avance ce qui sortira. Mais après un million de lancers, « pile » sera sorti environ 700 000 fois. Qui a fixé le résultat global ? Pas le hasard, mais la pièce. Le biologiste Stephen Jay Gould a donné la parabole de l'ivrogne qui marche sur un trottoir étroit. D'un côté un mur, de l'autre un fossé. Chacun de ses pas est entièrement fortuit. Mais quand il heurte le mur, il est repoussé, et à la fin il tombera donc toujours dans le fossé. Le hasard est réel, mais la fin est connue d'avance, car le mur et le fossé la déterminent. Il en va de même dans l'évolution. Et si un processus « fortuit » atteint encore et encore une cible donnée, cela renforce précisément l'impression qu'il y a une intention.

« Tout résultat est rare »

Il existe une réponse plus intelligente, qu'il faut bien comprendre. Elle dit : « Une fois que quelque chose est arrivé, il est vain de parler de "combien c'était improbable". Chaque résultat d'une loterie est tout aussi rare, et pourtant quelqu'un gagne toujours. De même pour l'univers : tout univers qui serait né paraîtrait "spécial" à celui qui y vit ».

La réponse à cela est simple. Certes, chaque billet de loto est tout aussi rare. Mais si une même personne gagne au loto cent fois de suite, personne ne dira « cela aussi est aussi rare que n'importe quel autre résultat ». Tout le monde comprendra que quelqu'un a truqué le tirage. Même chose pour un dé qui tombe cent fois de suite sur 6. Pourquoi ? Parce qu'il y a des résultats qui sont spéciaux d'avance, et pas seulement « spéciaux parce qu'ils sont sortis ». Cent gains de suite est un résultat de ce genre.

Et notre univers est un résultat de ce genre, pour trois raisons. Premièrement, un monde avec de la vie est vraiment rare. La plupart des systèmes de lois possibles n'auraient rien créé, pas même des étoiles. Et même dans notre univers, avec ses milliards d'étoiles, on ne connaît qu'un seul astre qui porte la vie. Deuxièmement, l'« ordre » n'est pas une affaire de goût. Les physiciens savent mesurer le degré d'ordre d'un système, comme on mesure une température. Un tas de sable est un système désordonné, et une cellule vivante un système très ordonné, et cela se mesure en chiffres. Troisièmement, l'ordre de l'univers ne disparaît pas. Il est stable et se développe depuis des milliards d'années. Sur un ordinateur, on peut créer des structures « complexes » par hasard, mais elles se désagrègent aussitôt.

Au passage, la science elle-même raisonne exactement ainsi. Il existe un grand projet scientifique appelé SETI, qui recherche une vie intelligente dans l'espace. Comment la reconnaîtra-t-il ? Il écoute les signaux radio venus de l'espace, et y cherche un ordre que la nature ne produit pas : par exemple, une émission sur une fréquence étroite et constante, car les sources naturelles dans l'espace émettent sur des fréquences larges et désordonnées. Si un tel signal arrive, les scientifiques annonceront : il y a là-bas quelqu'un d'intelligent. Autrement dit, de l'ordre ils concluent à l'intelligence. Et si c'est vrai pour un signal radio, pourquoi pas pour l'univers tout entier ?

Il existe encore une réponse athée, qui semble forte : « Vous dites qu'une chose complexe témoigne d'un créateur. Mais un flocon de neige est une structure complexe et d'une précision stupéfiante, et il se forme tout seul, à partir de vapeur d'eau qui gèle. Et un bébé, l'être le plus complexe que nous connaissions, se forme tout seul, à partir d'une seule cellule. Personne ne les "construit". Signe que la complexité ne témoigne pas d'un créateur ». C'est une réponse juste pour celui qui ne parle que de complexité. Mais regardez comment le flocon se forme. Il se forme parce que les lois de la physique font que les molécules d'eau gèlent précisément sous cette forme. Et le bébé se forme parce que les lois de la biologie mettent en œuvre un programme complet inscrit dans la première cellule. Ils se forment « tout seuls » seulement au sens où aucun homme ne les a construits. Mais ils se forment grâce à des lois, et sans les lois il n'y aurait ni flocon ni bébé. Autrement dit, ces exemples ne montrent pas que la complexité naît de rien. Ils montrent que la complexité naît grâce à des lois, et c'est de nouveau notre question : d'où viennent les lois ?

« Nous ne serions pas là pour demander »

Une autre réponse courante s'appelle le « principe anthropique » : si le monde n'était pas adapté à la vie, nous ne serions pas là pour poser la question. Il n'y a donc pas de quoi s'étonner. Le physicien Stephen Hawking a expliqué le principe par une parabole : un homme fait face à un peloton de tireurs expérimentés, tous le manquent, et il reste en vie. Selon Hawking, il n'a pas à s'étonner, car s'ils l'avaient touché, il ne serait pas là pour s'étonner. Mais voyez où cela mène. Selon ce principe, aucun hasard étrange grâce auquel j'ai été sauvé ne devrait me surprendre. Mais si exactement le même hasard est arrivé à quelqu'un d'autre, j'ai le droit de

m'étonner. C'est évidemment absurde. Le rescapé doit demander, exactement comme n'importe quel spectateur, pourquoi tous les tireurs l'ont manqué. Le fait qu'il soit resté en vie n'explique pas cela.

Vient alors la version sophistiquée : « Il y a une infinité d'univers, et c'est seulement chez nous que cela a réussi ». S'il y avait eu un million d'exécutions et qu'une seule avait échoué, il n'y aurait vraiment pas de miracle. Mais personne n'a vu un autre univers, et l'on ne peut pas vérifier s'il en existe. Il est vrai que certains modèles de physique proposent une multiplicité d'univers, mais ce sont des hypothèses, pas des observations. Et surtout : même s'il existe un « générateur d'univers » qui produit des univers sans fin, il fonctionne lui-même selon des lois. Qui les a écrites ? La question ne fait que reculer d'un cran, exactement comme dans la parabole de l'usine. Les athées aiment citer le philosophe Bertrand Russell, qui disait : si quelqu'un prétend qu'une petite théière tourne dans l'espace, et qu'on ne peut pas la voir, nous ne le croirons pas, et il n'est pas nécessaire de prouver qu'elle n'existe pas. Ainsi, disait-il, en va-t-il de Dieu. Mais pour la théière, il n'y a aucun indice, et pour Dieu, il y en a : ce monde ordonné. Et c'est précisément « l'infinité d'univers » qui est la véritable théière. Personne ne les a vus, on ne peut pas les voir, et on les suppose pourtant, seulement pour ne pas arriver à Dieu.

« Qui a conçu Dieu ? »

Cette question, Richard Dawkins, le célèbre biologiste athée, la présente comme sa réponse décisive : si la complexité exige un concepteur, Dieu est plus complexe que toute sa création, et alors qui l'a conçu ? Il faut comprendre ici comment fonctionne une explication. Une explication peut être bonne même si elle ne s'explique pas elle-même. Si l'on trouve un appareil sophistiqué sur Mars, on comprendra aussitôt que des êtres intelligents l'ont construit, même sans la moindre idée de qui les a créés. La théorie du Big Bang explique bien ce que les scientifiques voient dans les télescopes, même si personne ne sait ce qui a causé le Big Bang lui-même. Une explication peut être réussie même si elle n'explique pas tout. Et il y a ici une autre erreur. Dawkins suppose que Dieu est « complexe », et qu'il lui faut donc un concepteur. Mais bien avant Dawkins, philosophes et théologiens ont soutenu que Dieu n'est pas complexe du tout, mais simple au plus haut degré. La règle « une chose complexe exige un concepteur » est tirée des créations matérielles que nous connaissons. Il n'y a aucune raison de l'appliquer à ce qui n'est ni matériel ni complexe.

« Dieu, ce n'est pas une explication »

Le physicien Elia Leibowitz a soutenu : « Une bonne explication explique l'inconnu par le connu. Mais vous expliquez le connu, le monde, par l'inconnu, Dieu. Ce n'est pas une explication ». La réponse : Isaac Newton, le savant anglais qui a découvert la loi de la gravitation, n'a jamais vu non plus une « force d'attraction ». Il voyait des objets tomber et des marées monter et descendre, et il a proposé une force que personne ne connaissait, pour l'expliquer. C'est exactement la même démarche de pensée. C'est ainsi que naissent les grandes découvertes : non en expliquant le nouveau par l'ancien, mais en proposant quelque chose de nouveau qui explique ce que l'on voit. La seule différence est que l'affirmation sur Dieu ne peut pas être vérifiée par l'expérience, et qu'elle n'est donc pas de la « science ». Mais la forme de pensée est identique.

Il vaut la peine d'ajouter ici une distinction. Une histoire : un jeune homme tomba malade de la jaunisse. Quelqu'un amena un « guérisseur populaire », qui posa des pigeons sur son corps, et le lendemain la jaunisse

avait disparu. Les parents, des gens instruits, se moquèrent : « Sottises, cela n'a aucune explication médicale ». Mais regardez ce qu'ils ont fait. Il y avait un fait, survenu sous leurs yeux, et ils l'ont rejeté.² Pourquoi ? Non parce qu'il n'était pas arrivé, mais parce qu'ils n'avaient aucun moyen de l'expliquer. Un homme rationnel fait l'inverse : il accepte un fait rapporté par une source fiable, même quand il n'a pas d'explication, et ensuite il cherche une explication. Celui qui rejette tout fait qui ne cadre pas avec sa conception n'est pas rationnel mais dogmatique, même s'il se dit « homme de science ». Et c'est exactement ce que fait celui qui dit : « Je n'en conclurai pas que Dieu existe, car ce n'est pas scientifique ». L'argument lui montre quelque chose, et il le rejette non à cause d'un défaut de l'argument, mais à cause d'une idée préconçue.

Ce que l'argument prouve, et ce qu'il ne prouve pas

Il faut dire honnêtement aussi ce que cet argument ne prouve pas. Certains athées se moquent : « Pourquoi précisément Dieu ? Peut-être un monstre en spaghetti volant ? Et pourquoi un seul, et pas mille ? » Ils ont raison sur un point : l'argument prouve seulement qu'il existe au moins un agent intelligent, assez puissant pour créer un tel monde. Il ne dit rien de plus sur lui : ni commandements, ni révélation, ni unité. C'est le « Dieu des philosophes », pas encore le Dieu de la Torah. La suite reste à construire.

Et certains disent : « Alors les lois elles-mêmes sont la cause première ». Mais les lois ne sont pas des choses qui agissent. Elles sont la description de la façon dont les choses agissent. Et si quelqu'un insiste pour dire que les lois sont un être intelligent qui dirige le monde, il a en fait dit « Dieu » avec d'autres mots.

Et certains disent encore : « Mieux vaut rester dans l'étonnement et ne pas trancher ». Mais il n'y a ici que deux possibilités : ou bien il y a un agent, ou bien le monde complexe s'est formé tout seul. La probabilité de la seconde est infime. « Rester au milieu » n'est donc pas une position neutre. C'est choisir la possibilité la moins probable.

Cet argument complète le premier. Le premier laissait deux questions ouvertes : la cause première n'est-elle peut-être qu'une « machine » aveugle ? Et le monde a-t-il peut-être toujours existé ? Le deuxième argument ferme les deux. Celui qui a écrit des lois aussi précises est intelligent. Et un monde ordonné, même s'il est éternel, a besoin d'une explication intelligente.

2. **Sur l'histoire de la jaunisse.** On n'affirme nullement ici que cette guérison « fonctionne » scientifiquement. Peut-être la jaunisse serait-elle passée de toute façon, et peut-être la méthode est-elle une sottise. Le point est ailleurs : l'attitude face à un fait rapporté. Celui qui le rejette d'avance, sans vérifier, seulement parce qu'il n'a pas d'explication, ne se conduit pas en homme de science, mais en homme qui sait d'avance ce qui est possible et ce qui ne l'est pas.

Troisième argument : pourquoi pouvons-nous faire confiance à notre raison ?

Chapitre 4 sur 8

En bref :

On peut aussi raisonner « à rebours » : de ce que j'accepte déjà, vers ce que cela implique. Nous nous fions tous à nos yeux et à notre raison pour comprendre le monde. Mais s'ils sont nés d'un processus aveugle, il n'y a aucune raison de s'y fier. Celui qui s'y fie suppose, sans s'en apercevoir, que quelqu'un d'intelligent les a construits.

Avant de continuer : deux directions de pensée

Jusqu'ici, nous avons avancé dans une seule direction : des prémisses vers la conclusion. Mais on peut aussi penser dans la direction inverse. Les nuages causent la pluie, c'est la direction habituelle. Mais si je vois qu'il pleut, je peux conclure qu'il y a des nuages, même sans lever la tête. C'est la seconde direction : de ce que j'accepte déjà, vers ce que cela implique.

On connaît la plaisanterie : « Le philosophe part de prémisses et arrive à des conclusions. Le théologien part des conclusions et leur cherche des prémisses ». Il y a là quelque chose de vrai, et quelque chose de parfaitement légitime. Logiquement, « si A alors B » équivaut à « si non B, alors non A ». S'il pleut, il y a des nuages ; donc s'il n'y a pas de nuages, il ne pleut pas. Les deux directions sont tout aussi valables. La différence tient seulement à ce que je sais déjà.

Il importe de souligner ce que ce n'est pas. Ce n'est pas « croire parce que c'est confortable ». Un argument du second type ne choisit pas des prémisses parce qu'elles sont agréables. Il découvre seulement ce que je crois déjà en fait, sans y prêter attention. C'est d'ailleurs ainsi que fonctionne aussi la science : de la chute des objets, on conclut qu'il existe une force d'attraction. C'est exactement la seconde direction, des faits vers ce qui les explique.

Les deux arguments suivants sont de ce type, et c'est précisément pour cela qu'ils sont particulièrement forts. Ils ne vous disent pas « crois ». Ils disent : « regarde ce que tu crois déjà, et ce que cela implique ».

Troisième argument : pourquoi pouvons-nous faire confiance à notre raison ?

Le philosophe américain Richard Taylor a proposé une parabole. Vous voyagez en train et vous voyez sur une colline des pierres blanches disposées de façon à former les mots « Bienvenue en Écosse ». En théorie, il est possible qu'elles aient roulé ainsi par hasard au fil des siècles. Mais si vous vous fiez à l'inscription et dites « je

suis arrivé en Écosse », vous supposez déjà que quelqu'un les a disposées. On ne peut pas à la fois se fier à l'inscription et penser qu'elle s'est formée par hasard. C'est une contradiction.

Nos yeux et notre raison sont « l'inscription ». Nous nous fions à eux pour connaître le monde, et en science même pour le comprendre en profondeur, des particules minuscules jusqu'aux galaxies. Et maintenant, la seconde parabole. Donnez à un singe un tas de pièces de télévision, et laissez-le les assembler comme bon lui semble. La probabilité qu'il en sorte un appareil qui fonctionne est presque nulle. Et si notre cerveau a été formé « par un singe », c'est-à-dire par un processus totalement aveugle, pourquoi, au fond, s'y fier ? Ce n'est pas du scepticisme pour le plaisir du scepticisme. C'est une conclusion directe de l'hypothèse qu'il n'y a pas de Dieu.

Remarquez ce qui s'est passé ici. Dans l'argument précédent, l'athée a été contraint de soutenir que la complexité peut naître par hasard. Maintenant il est pris en tenaille : s'il en est ainsi, ses yeux et sa raison aussi sont nés par hasard, et il n'a pas le droit de s'y fier. Ni même à ses propres arguments.

Le miracle de la correspondance

Ce miracle est plus grand qu'il n'y paraît à première vue. Comment notre raison, née ici sur la Terre, est-elle seulement capable de comprendre l'univers ? De grands philosophes s'en sont débattus pendant des siècles. David Hume a montré que nous n'apprenons pas les lois de la nature par la seule observation : nous avons vu quelques cas isolés, et c'est la raison qui en généralise une loi. Emmanuel Kant a montré que nous savons des choses sur le monde aussi par la pensée, et non seulement par les sens. Mais pourquoi notre pensée correspondrait-elle au monde ? Le philosophe Hugo Bergmann, l'un des fondateurs de l'Université hébraïque, a passé en revue toutes les explications proposées pour ce « miracle », et a constaté qu'elles échouaient toutes.

Le miracle s'aiguise en mathématiques. Les mathématiciens inventent parfois des domaines entiers « dans leur tête », sans aucun rapport avec le monde. Et des années plus tard, on découvre qu'ils décrivent exactement les lois de la nature. James Jeans, un physicien et astronome britannique important du début du XXe siècle, disait à ce sujet : « L'univers semble avoir été conçu par un mathématicien ». Et de même pour un principe que les scientifiques utilisent en permanence : quand il y a plusieurs explications possibles, la plus simple est en général la bonne. Quand la voiture ne démarre pas, le garagiste vérifie d'abord la batterie, et ne suppose pas trois pannes survenues en même temps. Et en général, il a raison. Mais pourquoi le monde « préférerait-il » les explications simples ? Cela n'a aucune explication, sauf si quelqu'un a construit le monde et la raison de façon qu'ils correspondent l'un à l'autre.

Les réponses

Première réponse : « Je ne prétends pas que les sens sont fiables. Je me comporte seulement comme s'ils l'étaient, parce que ça marche ». C'est une issue possible, mais coûteuse. Celui qui dit cela doit admettre que ce qu'il voit de ses yeux n'est pas non plus un savoir, mais un « jeu » qu'il joue. Et surtout, la réponse n'explique pas le fait le plus important : que la science réussit. Les avions volent, les médicaments guérissent, et les prédictions se vérifient. Si les sens et la raison n'étaient qu'un « comme si », pourquoi cela marcherait-il ?

La réponse courante : « L'évolution a sélectionné de bons yeux, parce qu'ils aident à survivre ». Elle pose plusieurs problèmes. Le premier est un cercle : l'évolution, nous l'avons découverte grâce à nos yeux et à notre raison. On ne peut pas l'utiliser pour prouver qu'on peut s'y fier. C'est comme demander à quelqu'un « peut-on te faire confiance ? » et être convaincu parce qu'il a répondu « oui ». Darwin lui-même se fiait à ses yeux avant d'élaborer sa théorie, et les hommes d'avant Darwin se fiaient à leurs yeux tout autant que nous.

Et il y a ici un autre point. La survie exige des croyances utiles, non des croyances vraies. Un animal qui fuit au moindre bruissement, même quand il n'y a pas de prédateur, survivra mieux que celui qui vérifie d'abord si c'est vrai. Autrement dit, l'évolution « sélectionne » ce qui aide à survivre, même quand c'est faux. Le deuxième problème, c'est la fourmi. Pour survivre, il n'est pas nécessaire de comprendre l'univers. Une fourmi ne comprend rien à son monde, et pourtant elle survit depuis des millions d'années, bien plus longtemps que nous. Comparé à l'univers, notre cerveau n'est pas beaucoup plus grand que le sien. Et pourtant nous comprenons les lois des galaxies et des particules minuscules. La survie n'explique pas cela.

Le troisième problème : l'évolution est un processus fortuit et progressif, qui ne s'achève jamais, et l'on ne peut pas savoir où nous en sommes. Et pourtant nous nous fions à nos yeux de façon absolue, comme si nous étions le « sommet de la création », et non un produit provisoire sur le chemin vers autre chose. Quand nos yeux nous trompent, comme dans un mirage dans le désert, nous y voyons une défaillance qu'il faut expliquer. Cela même montre à quel point nous nous fions à eux.

Et de toute façon, même si l'évolution est vraie, peut-être Dieu agit-il à travers elle. Cette objection fait tout au plus tomber l'argument. Elle ne prouve pas qu'il n'y a pas de Dieu.

La conclusion est surprenante. Celui qui se fie à la raison et à la science croit déjà, sans s'en apercevoir, que quelqu'un d'intelligent les a construites de façon qu'elles correspondent au monde. On dit couramment : « Là où la raison s'arrête, la foi commence ». C'est exactement l'inverse : la raison elle-même repose sur la foi. Un homme rationnel doit croire en un agent intelligent, et un athée conséquent doit renoncer à la confiance en sa propre raison.

Quatrième argument : pourquoi y a-t-il un bien et un mal ?

Chapitre 5 sur 8

En bref :

Nous sentons tous qu'il existe un vrai bien et un vrai mal, et pas seulement des goûts. Mais pour qu'il y ait un vrai bien et un vrai mal, il faut une source qui se tienne au-dessus de tous les hommes : ni la société, ni l'individu pour lui-même, ni l'évolution. Cette source, c'est Dieu. Et en chemin, l'argument tiré du sens de la vie.

Qu'est-ce, au fond, qu'un acte moral ?

Pour parler de morale, il vaut mieux d'abord comprendre ce qu'elle est. Un homme qui investit en bourse n'accomplit pas un acte moral, ni non plus un acte immoral. Un homme qui fait un don à un hôpital pour qu'on affiche son nom au mur a accompli un acte utile, mais pas moral. Un acte moral est un acte accompli parce que c'est la chose juste, et non pour un profit. Cela ne veut pas dire qu'il est interdit d'y prendre plaisir. La satisfaction qui accompagne le bien ne le gâte pas, tant qu'elle n'est pas la raison de l'acte.

Le philosophe Emmanuel Kant l'a formulé ainsi : un acte se juge à l'intention, et non aux résultats. Et il a ajouté une règle : ne fais que ce que tu voudrais voir devenir une loi pour tous. Et il y a là quelque chose de surprenant. C'est précisément celui qui ne calcule pas les résultats, mais fait ce qui est juste, qui obtient les meilleurs résultats. Pensez à la fraude fiscale : pour chacun pris isolément, frauder est rentable, car sa somme ne change rien aux caisses de l'État. Mais si tout le monde raisonne ainsi, les caisses se vident. Seul celui qui demande « et si tout le monde faisait de même ? » préserve la société.

Goût ou fait ?

Si l'un aime les épinards et l'autre non, il n'y a entre eux aucun désaccord. C'est une affaire de goût. Mais si quelqu'un dit « l'esclavage, c'est acceptable », nous ne disons pas « il a d'autres goûts ». Nous disons : il a tort. Nous sommes même prêts à partir en guerre contre le mal. Autrement dit, au fond de nous, nous traitons la morale comme un fait, et non comme un goût.

Un test simple le montre. Un enfant dit : « Quelle chance que je n'aime pas les épinards, car si je les aimais, j'en mangerais, et les épinards, c'est dégoûtant ». C'est drôle, car s'il aimait les épinards, il ne les trouverait pas dégoûtants. Son dégoût est une affaire de goût, et dépend de lui. Maintenant une autre phrase : « Quelle chance que je ne vive pas au XVIIIe siècle, car alors je croirais que le temps est absolu, et je ne connaîtrais pas la théorie de la relativité ». Ce n'est pas drôle, car il s'agit d'un fait, qui ne dépend pas de ce que les gens pensaient. Et maintenant le test : « Quelle chance que je ne vive pas au XVIIIe siècle, car alors je penserais que l'esclavage est moral, et j'aurais peut-être des esclaves ». Ce n'est pas drôle non plus. Signe que nous traitons la morale comme un fait, et non comme un goût.

Mais si la morale est un « fait », c'est un fait d'un genre très particulier, et il vaut la peine de comprendre en quoi. Un fait ordinaire décrit ce qui est : « la table est marron », « la plupart des gens pensent qu'il est interdit de tuer ». Un tel fait n'exige rien de moi. Même si le monde entier pense qu'il est interdit de tuer, je peux répondre : « Et alors ? En quoi cela m'oblige-t-il ? ». En revanche, « il est interdit de tuer » ne décrit pas ce qui est. Il dit ce qui doit être. Et celui qui le comprend vraiment ne peut pas répondre « et alors ? ». Il sent aussitôt que cela l'oblige. Les faits moraux sont des faits qui contiennent une exigence. Et de tels faits n'existent pas dans un monde de pure matière. Dans un tel monde, il n'y a que ce qui est, et aucun « doit ». Et il y a encore une chose qui n'existe pas dans un monde de pure matière : le choix. Une pierre qui tombe sur quelqu'un n'est pas « coupable ». Elle n'a fait qu'obéir aux lois de la physique. Si l'homme n'est que de la matière qui obéit aux lois, le meurtrier aussi n'a fait que « tomber » sur sa victime. Il n'avait pas le choix, il n'y a donc pas de faute, et rien à reprocher. Sans choix, les mots « bien » et « mal » perdent leur sens.

Qui décide de ce qui est bien ?

Si la morale est un fait, qui le fixe ? La société ? Non. Après la Seconde Guerre mondiale, les dirigeants nazis furent jugés dans la ville de Nuremberg, en Allemagne, pour les crimes qu'ils avaient commis. Ils dirent : « Nous avons agi selon la loi de l'État ». L'argument fut rejeté. Autrement dit, l'État et la loi sont eux aussi jugés selon la morale, et ils ne peuvent donc pas en être la source. Peut-être l'humanité tout entière ? C'est une invention. Quand et où l'humanité a-t-elle décidé quelque chose ? Et si tous les hommes s'accordaient pour dire qu'il est permis de tuer ?

Peut-être chaque homme pour lui-même ? L'écrivain Ari Elon a écrit sur le « Juif souverain », qui fixe lui-même ses valeurs. Mais celui qui est sa propre règle n'a pas de règle. La liberté de choix est une condition de la morale, pas sa source.

Et peut-être l'évolution ? Elle peut expliquer pourquoi nous avons tendance à bien nous conduire, car cela aide à survivre. Mais trois problèmes. Elle explique un comportement, pas une conscience ni un jugement. Elle explique une tendance, et une tendance n'est pas une obligation. La tendance à manger aussi est naturelle. Et « c'est ainsi que nous avons évolué » ne veut pas dire « c'est ainsi qu'il faut ». D'un fait, on ne peut pas déduire un devoir.

Certains disent aussi : « La morale est un instinct ». Mais un comportement instinctif n'est pas de la morale. Une brebis ne fait pas de mal aux autres brebis, et personne ne l'appelle « morale ». Un robot qui rend un « verdict » n'est pas un juge. L'instinct, la conscience, ont leur place comme guide. Mais la décision appartient à la raison. Et d'ailleurs, tout sentiment n'est pas de la morale. Le psychologue Jonathan Haidt a montré qu'il y a des choses qui nous inspirent du dégoût, et que nous jugeons « immorales », même quand personne n'est lésé. Il vaut mieux distinguer le dégoût de la morale.

Deux objections courantes

La première : « Mais il y a des athées très moraux ! ». C'est vrai, et le débat ne porte pas là-dessus. Un athée peut être un homme très bon. La question est autre : selon sa conception du monde, qu'est-ce qui fait que le

bien est bien ? S'il n'y a aucune source au-dessus de nous, il n'a aucun moyen de dire que le meurtrier a tort, seulement qu'il n'aime pas ce que le meurtrier fait. En un sens, un athée moral est un croyant qui s'ignore.

Il y a aussi des philosophes athées sérieux, comme David Enoch, qui admettent que la morale est objective et tentent de la fonder sans Dieu : il existe simplement des « faits moraux » qui existent par eux-mêmes, comme les lois des mathématiques. Mais cette position a deux difficultés. La première : des faits qui flottent en l'air, sans aucune source, n'expliquent pas pourquoi ils m'obligent. La seconde : comment avons-nous seulement accès à de tels faits ? Si notre cerveau est né d'un processus aveugle, et qu'il n'y a aucun lien entre les faits moraux et ce processus, c'est un hasard prodigieux que nous les reconnaissons correctement. Sans un Dieu qui a créé à la fois le bien et notre capacité de le voir, cela reste un miracle sans explication.

La seconde : « Chaque société a une morale différente ». Il est vrai qu'il y a des désaccords. Mais sur les questions de fait aussi il y a des désaccords, et cela ne veut pas dire qu'il n'y a pas de vérité. Cela veut dire que certains ont simplement tort.

Deux possibilités seulement

Il ne reste donc que deux possibilités. La première : il n'y a pas de vrai bien ni de vrai mal, tout est goût personnel. Mais alors on ne peut pas dire qu'un meurtrier est méchant. On peut seulement dire « il aime d'autres choses que moi ». Très peu de gens sont prêts à vivre vraiment ainsi. La seconde : il existe un vrai bien et un vrai mal. Mais dans un monde où il n'y a que de la matière et des lois naturelles aveugles, ils n'ont pas de place. Ils ne peuvent venir que de celui qui se tient au-dessus du monde, Dieu, qui a créé les lois de la nature, qui a créé aussi le bien et le mal, et qui nous a donné la capacité de les reconnaître.

Il est intéressant que même Kant, considéré comme le père de la morale laïque, ait écrit lui-même que la morale oblige à supposer que Dieu existe. Et dans la pensée juive, cette idée est ancienne. La Guemara dit que celui qui pratique l'idolâtrie (qui se prosterne devant une statue) par amour pour la personne qui le lui a demandé, ou par peur, et non parce qu'il accepte vraiment la statue comme un dieu, n'est pas considéré comme un idolâtre. Autrement dit, le véritable service de Dieu, lui aussi, est une réponse au commandement par reconnaissance de celui qui commande, et non par sentiment ou par intérêt. Exactement comme l'acte moral.

Une question ancienne

Il y a ici une question ancienne, à laquelle il vaut la peine de répondre. Une chose est-elle bonne parce que Dieu l'a ordonnée ? Si oui, le bien est arbitraire : s'Il avait ordonné de tuer, le meurtre serait bon. Ou bien Dieu l'a-t-Il ordonnée parce qu'elle est bonne ? Si oui, le bien existe même sans Dieu. La réponse est que Dieu a choisi de créer un monde particulier, avec des hommes capables de souffrir, d'aimer et de choisir. Dans un tel monde, il va de soi que faire du mal à un innocent est mal. Dieu ne l'a pas « décidé » à part. Cela découle du monde qu'Il a choisi de créer. Ainsi le bien n'est pas arbitraire, et pourtant sa source est en Dieu. La morale dépend de la volonté de Dieu, de son choix de créer précisément un tel monde, et non d'un commandement séparé.

Cet argument aussi va dans la seconde direction. Il s'adresse à celui qui sent qu'il existe un vrai bien et un vrai mal, et lui montre que ce sentiment l'engage déjà à croire en Dieu.

Et le sens de la vie ?

L'argument de la morale a un petit frère : l'argument du sens. Presque tout homme sent que sa vie a un sens, ou du moins le cherche. Un psychiatre juif rescapé de la Shoah, Viktor Frankl, a bâti sur ce sentiment toute une méthode thérapeutique. Mais qu'est-ce, au fond, que le sens ? Le sens est toujours une mesure par rapport à quelque chose qui se trouve en dehors de nous. Un sens que l'on « s'invente » n'aide pas vraiment, car on ne peut pas se mentir à soi-même. Le sens, on le cherche, on ne l'invente pas. C'est pourquoi celui qui sent que sa vie a un sens véritable suppose, sans s'en apercevoir, qu'il a une source au-dessus de lui.

Et ensuite ? Du Dieu des philosophes au Dieu de la Torah

Chapitre 6 sur 8

En bref :

Les arguments mènent à un Dieu sage et bon qui attend quelque chose de nous, mais pas au Chabbat ni aux téfilines. Pour cela, il faut une révélation, et elle est prévisible. La tradition du Sinaï, l'objection de Hume sur les miracles, les prophéties, et la question des autres religions.

Nous sommes arrivés loin. Il y a une cause première. Il y a quelqu'un qui a écrit les lois. Il y a quelqu'un qui nous a construits de façon que nous comprenions le monde. Et il y a une source du bien. Les trois premiers arguments ont établi un Dieu philosophique : un créateur, un concepteur. Il n'est pas certain que ce soit la même entité, mais c'est raisonnable. Et les deux derniers arguments ont ajouté quelque chose d'important : Dieu a veillé à ce que nous puissions comprendre le monde, et il veut que nous fassions le bien. Autrement dit, c'est déjà un Dieu bon et impliqué, qui attend quelque chose de nous.

Mais il manque encore quelque chose. La philosophie ne peut pas nous dire ce que Dieu veut exactement, ni trancher entre les religions. De ces arguments, on ne peut pas arriver au Chabbat et aux téfilines. Pour cela, il faut une révélation : que Dieu « parle » aux hommes et leur dise ce qu'il veut.

Pourquoi attendre une révélation ?

On peut demander : la morale n'est-elle pas tout ce que Dieu veut ? Si c'est le cas, pas besoin de révélation. Mais réfléchissez ainsi. Avant la création, il y avait trois possibilités : ne pas créer de monde du tout, créer un monde parfait sans choix, ou créer un monde où il y a le choix. Dieu a choisi la troisième. Si le but avait été seulement que nous nous corrigions moralement, il aurait mieux valu ne pas nous créer du tout, et épargner toute la souffrance. Le but est donc lié à nos choix, mais il se trouve au-delà du monde. Une parabole chinoise raconte qu'un pauvre acheta, avec ses deux dernières pièces, une tranche de pain et une fleur. « Le pain, pour vivre. La fleur, pour qu'il y ait de quoi vivre ». La morale, c'est le pain. Il y a aussi une fleur.

Et cette fleur, le but religieux, nous ne pouvons pas la découvrir seuls. Il est donc prévisible que Dieu se révèle et nous le dise. Et puisqu'il est déjà clair qu'il existe un Dieu qui attend quelque chose de nous, la révélation est une chose attendue, et non absurde. Certains disent : « Là où finit la philosophie commence la foi », et Tertullien, l'un des Pères de l'Église, disait : « Je crois parce que c'est absurde ». Ici, la démarche est inverse : la foi en la révélation est un résultat de la pensée, et non un substitut.

Le témoin

La tradition juive témoigne d'une telle révélation, à un peuple entier au mont Sinaï, et non à un seul homme. La Torah elle-même le souligne : « Interroge donc les temps anciens... Un peuple a-t-il entendu la voix de Dieu

parlant du milieu du feu, comme tu l'as entendue, et est-il resté en vie ? ». À qui revient la charge de la preuve ? Une tradition est tenue pour fiable jusqu'à preuve du contraire, et non l'inverse. C'est ainsi que nous traitons tout ce que nous savons de l'histoire : nous nous fions à ce qui a été raconté et écrit, sauf bonne raison de soupçonner. Si nous exigeons une preuve pour chaque tradition, nous ne pourrions rien savoir du passé.

Et il y a une différence entre celui qui a vu et celui qui a entendu. Chimon regarde la montre et voit qu'il est deux heures. Réouven, aveugle de naissance, lui dit : « Peut-être tes yeux te trompent-ils ? ». Chimon ne sera pas impressionné. Il a vu. Les doutes sont « le lot des aveugles », de ceux qui n'ont pas vécu la chose eux-mêmes. Nous, les générations suivantes, sommes à la place de Réouven. Notre question est de savoir jusqu'où nous nous fions à ceux qui ont vu. Plus la chose rapportée est étrange, plus il faut de confiance. Mais après les preuves philosophiques, une révélation n'est plus si étrange.

« Mais les miracles n'arrivent pas »

Ici surgit l'objection la plus célèbre. Elle a été formulée par David Hume, que nous avons déjà rencontré dans l'introduction. Hume fut l'un des sceptiques les plus célèbres de l'histoire et un critique acerbe de la religion, et il disait : quand quelqu'un te raconte un miracle, demande-toi ce qui est le plus probable, que le miracle ait vraiment eu lieu, ou que le narrateur se soit trompé, ait exagéré ou ait menti ? Supposons qu'un ami vous raconte avoir vu un mort ressusciter. Il est clair que vous penserez qu'il s'est embrouillé. Les gens se trompent et exagèrent sans cesse, et les morts ne ressuscitent jamais. Donc, disait Hume, il est toujours plus probable que le récit du miracle soit faux.

Souvent, Hume a raison. Les croyants non plus n'acceptent pas n'importe quel récit de miracle. Et il y a aussi quelque chose de juste dans l'exigence de peser les deux côtés. En Grande-Bretagne, une femme fut un jour condamnée pour le meurtre de ses deux bébés, sur la base d'un calcul selon lequel la probabilité que deux bébés meurent de « mort subite du nourrisson » est d'une sur 64 millions. Mais on avait oublié de considérer qu'un double infanticide est lui aussi très rare. Il faut peser les deux côtés. Et pourtant, l'argument de Hume a un grand problème, qu'il vaut la peine de bien comprendre.

Hume présuppose ce qu'il veut prouver. « Les morts ne se relèvent pas » et « les miracles n'arrivent pas » ne sont vrais que s'il n'existe personne qui puisse les accomplir. Et il y a là un cercle vicieux : nous n'accepterons jamais un témoignage de miracle, donc « il n'y a jamais eu de témoignages de miracles », donc nous continuons à ne pas en accepter. Un exemple : il y a trente ans, si quelqu'un avait raconté qu'« un président noir des États-Unis a fait passer une grande réforme de la santé », cela aurait sonné comme une histoire d'extraterrestres, et personne ne l'aurait cru. Aujourd'hui, où tout le monde sait qu'il y a eu un tel président, le récit de la réforme paraît tout à fait plausible. Exactement la même histoire, mais ce que nous savons déjà change complètement sa plausibilité. Il en va de même ici. Celui qui est déjà arrivé, par les arguments précédents, à la conclusion qu'il existe un Dieu qui a créé le monde et attend quelque chose de nous ne pense pas qu'une révélation soit absurde. Pour lui, le récit du Sinaï est le récit de quelque chose qui devait arriver.

Et comment vérifie-t-on, au juste, la fiabilité d'un témoignage ? Pas par un calcul de probabilités. Une cour d'appel n'examine pas la crédibilité des témoins. C'est le juge qui les a entendus qui le fait, d'après son impression. La cour d'appel ne contrôle que la procédure. Il en va de même ici : nous ne pouvons pas « calculer » la crédibilité de la révélation du Sinaï par une formule. Ce que nous pouvons examiner, c'est la chaîne de

transmission : le récit a-t-il été transmis de façon continue, de génération en génération, chez un peuple entier, sans être inventé à un stade quelconque ? C'est l'objet des paragraphes suivants.

Pourquoi cette tradition est fiable

Il faut le dire honnêtement : c'est le maillon que les critiques attaquent le plus. Les arguments philosophiques mènent à Dieu, mais le passage de Dieu à une révélation particulière, au mont Sinaï précisément, repose sur une tradition historique, et une tradition peut toujours être mise en doute. Les considérations ici sont donc des considérations de plausibilité, et non de preuve. Il y en a plusieurs qui renforcent la tradition du Sinaï. Aucune n'est décisive à elle seule, mais ensemble elles sont significatives.

Premièrement, il n'existe pas de récits semblables. Si un peuple entier pouvait « s'inventer » un récit de révélation collective, nous nous attendrions à trouver d'autres récits de ce genre dans l'histoire. Il n'y en a pas. Même le christianisme et l'islam acceptent le Sinaï, et ne revendiquent pas de révélation collective qui leur soit propre. Les révélations qu'ils rapportent étaient personnelles, à un seul homme. En ce sens, le Sinaï est le « Big Bang » des religions, et toutes les autres l'acceptent. C'est à elles de prouver que Dieu a changé d'avis par la suite. Et les autres « révélations » collectives ? On cite par exemple l'apparition de Fatima, au Portugal, rapportée par des foules en 1917. Mais ce sont des événements locaux et tardifs, derrière lesquels il n'y a pas de peuple entier qui les porte comme tradition continue de milliers d'années, et qui ne contiennent aucun commandement qu'un peuple entier aurait accepté et transmis.

Deuxièmement, les commandements eux-mêmes. Une grande partie des mitsvot n'a pas d'utilité claire, morale ou autre. Pourquoi quelqu'un inventerait-il un tel système, et pourquoi un peuple entier l'accepterait-il ?

Troisièmement, la question que chacun peut se poser : si vous vouliez conserver le souvenir d'un événement pendant des milliers d'années, que feriez-vous ? Vous consigneriez chaque détail, dates, noms, lieux, et vous institueriez des rites qui rejouent l'événement chaque année. C'est exactement ce qu'a fait la Torah : Pessah, la nuit du Séder, le souvenir quotidien de la sortie d'Égypte. Et pourtant, le scepticisme peut toujours l'emporter. Il y a des gens qui nient la Shoah, malgré toute la documentation.

Et il y a une objection tirée de la Bible elle-même, qu'il vaut mieux devancer. Le livre des Rois raconte qu'à l'époque du roi Josias, le livre de la Torah « fut trouvé » dans le Temple, et que lorsqu'on le lut, le roi déchira ses vêtements. Cela ne montre-t-il pas que la Torah avait été oubliée, et peut-être même qu'elle fut écrite alors ? Mais les versets décrivent une autre situation : il y avait un Temple, il y avait un Grand Prêtre, il y avait des sacrifices. Le peuple connaissait la Torah, il ne lui obéissait simplement pas, et l'exemplaire du livre qui se trouvait au Temple avait été perdu. C'est de la délinquance, pas de l'oubli. Et il y a ici un autre point : un rédacteur tardif qui aurait forgé un récit de tradition continue n'y aurait pas laissé un chapitre aussi embarrassant. Il l'aurait effacé.

Et il y a plus. Nos Sages énumèrent les signes du dément : il sort seul la nuit, dort au cimetière, déchire ses vêtements. Pour chaque signe pris à part, on peut dire « peut-être a-t-il une autre raison ». Mais quand tous les signes apparaissent ensemble, il n'est pas plausible que chacun ait une raison différente. Il en va de même ici. Chaque argument pris à part peut être rejeté. Mais tous ensemble, ils sont plus forts que la somme des parties. Ce peuple a apporté au monde, à une époque d'idolâtrie et de sacrifices d'enfants, la foi en un Dieu unique et

l'idée que tout homme est créé à l'image de Dieu. Il a survécu à des milliers d'années de dispersion et de persécutions. Et il y a aussi les prophéties. Dans la section des malédictions du Deutéronome, la Torah décrit, près de mille ans à l'avance, que le peuple d'Israël sera arraché à sa terre et dispersé « d'un bout de la terre à l'autre », qu'il ne trouvera de repos nulle part, et qu'il sera objet de moquerie et de haine dans tous les royaumes. Une haine aussi systématique et durable, sans raison, est un phénomène dont on trouve difficilement l'équivalent dans l'histoire des peuples. La Torah décrit aussi que la nation qui nous exilera viendra « de loin... comme vole l'aigle », et que nous ne comprendrons pas sa langue. L'emblème des Romains était l'aigle, et leur langue, à la différence de tous les autres conquérants venus de Grèce ou d'Orient, n'était pas connue dans la région. Et elle ajoute un détail inattendu : « L'Éternel te ramènera en Égypte sur des navires... et là vous vous vendrez à vos ennemis comme esclaves ». Quel rapport entre l'exil romain et l'Égypte ? Mais c'est exactement ce qui s'est passé : les Romains ont déporté des Juifs en Égypte par bateau et les ont vendus comme esclaves. Et encore : « L'étranger qui est au milieu de toi s'élèvera de plus en plus au-dessus de toi ». À l'époque romaine, des rois issus de convertis, la dynastie d'Hérode, ont régné sur Israël. Ce sont des événements exceptionnels et rares, et tous ont été prévus à l'avance.

Ici, il faut veiller à l'honnêteté, et tout le monde n'y veille pas sur ce sujet. Pour qu'une prophétie soit la base d'un argument, il faut vérifier plusieurs choses. D'abord, qu'est-ce qui compte comme « rare » ? L'exil, par exemple, est arrivé à d'autres peuples aussi, quoique pas à cette échelle et sans retour dans leur pays après des milliers d'années. Ensuite, dans quelle mesure la formulation est-elle univoque ? Il y a des expressions générales que l'on peut interpréter après coup selon ce qui est arrivé, et c'est ainsi que procédaient aussi les oracles de la Grèce antique et les « médiums » d'aujourd'hui. Enfin, combien y a-t-il de prophéties dans la Torah, et combien se sont réalisées ? Certaines sont formulées comme des conditions (« si vous n'écoutez pas, voici ce qui arrivera »), et non comme des prophéties certaines, ce qui réduit le risque qu'elles soient démenties. Et il y a des promesses dont il n'est pas clair qu'elles se soient accomplies.

La conclusion est donc équilibrée. Il n'y a pas de prophétie de la Torah dont on sache avec certitude qu'elle ne s'est pas réalisée, mais il y a des prophéties vagues dont le degré de réalisation n'est pas clair. En revanche, il y a des prophéties qui se sont réalisées, et certaines sont singulières et rares. Et au-delà des événements eux-mêmes, il y a ici une prédiction à l'avance, et c'est un renfort significatif. Un autre point encore : le fait même que la Torah ait écrit des prophéties, en prenant le risque qu'elles soient démenties, au lieu de « neutraliser » le risque en se contentant de commandements, témoigne d'une assurance dans la connaissance de l'avenir. Et le risque était réel, car au fil des générations, certains ont quitté la Torah à cause de prophéties qu'ils ne voyaient pas se réaliser. Il convient donc de donner à l'argument des prophéties un poids significatif, mais pas écrasant, comme le font beaucoup. Il se joint aux autres considérations, les renforce et se renforce par elles.

Et les autres religions ?

Ici surgit la question que presque tout le monde pose : « Toute cette description est subjective. Elle est teintée de l'éducation que tu as reçue. Si tu étais né dans un village de Pologne, tu trouverais le même charme au christianisme ».

La réponse se fait en deux temps. D'abord, les impressions présentées ici ne sont pas seulement subjectives. Elles s'appuient sur des arguments, et elles sont bien plus fortes qu'un sentiment personnel. Il y a aussi une

considération d'antériorité. Toutes les religions monothéistes (la croyance en un Dieu unique) acceptent la révélation du Sinaï. Le christianisme et l'islam ne la nient pas. Ils soutiennent que Dieu s'est révélé de nouveau, plus tard, et a changé les exigences. Mais les révélations qu'ils rapportent étaient personnelles, à un seul homme, et non à un peuple entier. Et c'est à celui qui soutient que Dieu a changé d'avis que revient la charge de la preuve. Le Sinaï est le « Big Bang » des religions, et toutes commencent par lui.

Mais le second temps n'est pas moins important, et nous dirons ici une chose qui s'écarte de ce qu'il est convenu de dire. Même si la justice est de notre côté et du côté de notre foi, un homme raisonnable né et élevé en Pologne, en Ukraine ou au Sahara croit, avec le même degré d'attachement et la même bonne foi, à la foi dans laquelle il a été élevé. Et si chacun de nous était né là-bas, il est probable qu'il aurait grandi en chrétien croyant, convaincu de détenir la vérité. Ce n'est ni du scepticisme ni du relativisme : le Polonais a tort. Mais en partant du principe que Dieu ne fait pas de reproches à celui qui agit raisonnablement et selon le meilleur de son bon sens, la conclusion est que ce Polonais recevra de Dieu un traitement approprié, exactement comme nous.

D'où la conclusion sur ce que l'on peut appeler le « discours exclusif » (le discours de l'exclusivité), dans lequel nous avons tous grandi : comme si nous détenions la vérité pure et sans partage, et que tous les autres se trompaient, trompaient, et seraient même punis pour leur mécréance. C'est un discours à usage interne. Il vise surtout à cultiver l'assurance des croyants, et non à exprimer une conception théologique en elle-même. Et demandons : est-il raisonnable que Dieu fixe le sort d'un homme d'après le seul lieu où il est né ? Sa conception lui est en grande partie imposée, et chacun de nous, à sa place, aurait agi de même. Il n'est pas raisonnable de punir un homme qui agit de bonne foi pour quelque chose qui ne dépend pas de lui. Et un Dieu qui agirait ainsi, arbitrairement, n'est pas le Dieu que décrit notre tradition.

Il reste donc deux possibilités, et aucune des deux n'est relativiste : ou bien des révélations différentes sont possibles, avec des exigences différentes pour chaque société, et chaque société a reçu ce qu'on attend d'elle ; ou bien il y a une seule vérité religieuse, et nous avons raison, et pourtant il est clair que les autres doivent recevoir un traitement raisonnable, de notre part et de celle de Dieu. Et que dire de l'attitude sévère de la halakha et de nos Sages envers les autres croyances et envers ceux qui les tiennent ? L'explication est que cette attitude est née dans un autre monde, où les autres croyances étaient d'un niveau humain inférieur, et où l'on supposait peut-être aussi que chacun comprenait en son cœur que le Dieu du Sinaï est la vérité. Aujourd'hui, la situation est différente : il s'agit de gens normaux, qui n'ont aucune raison de penser que leur foi est erronée, et dont l'attachement à une autre foi vient donc d'un lieu sincère. Une telle situation demande une autre attitude.

Et pour finir, un mot sur les courants au sein du judaïsme. Le judaïsme réformé ne croit pas à la révélation ni à l'obligation de la halakha telle qu'elle a été transmise par la tradition ; la confrontation avec lui est donc une confrontation avec une conception laïque, non avec une autre religion. Le judaïsme conservateur (massorti) n'est pas fondamentalement différent de l'orthodoxie, car tous deux sont attachés à la halakha, et le débat entre eux porte sur l'interprétation. Le karaïsme ne reconnaît pas la Torah orale, et c'est un courant relativement tardif ; il n'est donc pas raisonnable d'y voir une tradition alternative. Ce qui compte pour la discussion ici, c'est seulement que chacun doit choisir l'un d'eux comme continuateur authentique de la révélation.

Les deux questions difficiles : le mal et le silence de Dieu

Chapitre 7 sur 8

En bref :

S'il existe un Dieu bon, pourquoi y a-t-il le mal ? Et pourquoi ne se révèle-t-il pas ? Le mal humain découle du libre arbitre, et le mal naturel est le prix de lois de la nature constantes. Et le retrait de Dieu est une maturation, comme un parent qui laisse son enfant tenir sur ses jambes.

Avant d'arriver à l'engagement, il faut s'arrêter sur deux questions que tout lecteur se pose, et sans lesquelles le tableau n'est pas complet. S'il existe un Dieu bon, pourquoi y a-t-il tant de mal dans le monde ? Et s'il existe, pourquoi ne se révèle-t-il pas ?

Le problème du mal

Il vaut la peine de distinguer deux sortes de mal. Il y a le mal que font les hommes : le meurtre, le vol, la Shoah. Et il y a le mal que fait la nature : les maladies, les tremblements de terre, un enfant qui meurt.

Pour le mal humain, la réponse découle de ce que nous avons déjà vu. Dieu a créé un homme doté du libre arbitre, et nous avons vu que sans choix, il n'y a ni bien ni mal du tout. Mais un vrai choix signifie que l'on peut choisir le mal. Et Dieu, selon la conception présentée ici, ne « produit » pas les actes des hommes. Nos actes sont entre nos mains, et donc aussi la responsabilité qui en découle. « Tout est entre les mains du Ciel, sauf la crainte du Ciel », ont dit les Sages, et Rachi explique : ce qui dépend du choix moral et religieux de l'homme est remis entre ses mains, et non entre celles du Ciel. Celui qui veut un monde où l'on ne peut pas tuer demande un monde de marionnettes.

Pour le mal naturel, la réponse est autre, et elle découle du deuxième argument. Dieu a créé un monde qui fonctionne selon des lois constantes. Nous avons vu que c'est précisément cela qui témoigne de lui. Mais des lois constantes sont aussi un prix. Une loi de la nature ne vérifie pas qui se trouve en face d'elle. Le feu brûle aussi le juste. Et si la nature changeait selon les personnes présentes, nous vivrions dans un monde impossible à comprendre : on sauterait par la fenêtre et l'on s'envolerait vers le haut, parce qu'en bas se tient un juste. Dans un tel monde, il n'y a ni science, ni médecine, ni planification, et pas non plus de choix, car on ne peut pas savoir ce qui résultera de nos actes. Autrement dit, le mal naturel n'est ni une « punition » ni de l'arbitraire. C'est la conséquence nécessaire de la décision de créer un monde avec des lois, et des êtres qui choisissent à l'intérieur de ce monde. En ce sens, les mains de Dieu sont « liées » : non par faiblesse, mais par la logique et par ce que lui-même a voulu.

D'où aussi la réponse à la question ancienne du « juste qui souffre » : pourquoi les justes souffrent-ils ? Parce que les lois de la nature ne distinguent pas le juste du méchant, et que les actes des hommes sont remis à leur choix. La question n'était difficile que pour celui qui supposait que Dieu intervient dans chaque détail. Selon le tableau présenté ici, ce n'est pas une objection, mais une conséquence prévisible.

Le silence de Dieu

Et maintenant la seconde question : pourquoi Dieu ne se révèle-t-il pas ?

Pensez à un parent. Quand l'enfant est petit, le parent intervient à chaque pas : il nourrit, soulève, empêche les chutes. À mesure que l'enfant grandit, le parent s'éloigne volontairement. Non parce qu'il aime moins, mais parce qu'il veut que l'enfant tienne sur ses jambes. Il en va de même dans la relation entre Dieu et l'humanité. À l'époque biblique, il était impliqué : miracles, prophétie, intervention manifeste. Au fil des générations, cette intervention a diminué, et de nos jours elle n'existe presque plus. C'est un fait que le croyant aussi doit admettre. Mais ce n'est pas un abandon. C'est une maturation. La Torah elle-même décrit ce passage : dans le désert, la manne descendait du ciel, et en terre d'Israël, il faut labourer, semer et attendre la pluie.

Et où est Dieu maintenant ? Dans tout ce que nous regardons. Dans les lois de la nature, dans l'ordre du monde, dans notre capacité de le comprendre. Il n'a pas besoin de se révéler par des miracles, car il se révèle sans cesse à travers le monde lui-même. Et celui qui a étudié les arguments précédents le voit.

Il y a dans ce tableau quelque chose de libérateur. Le croyant n'a pas à vivre avec le sentiment que tout ce qui lui arrive est un message du Ciel, et n'a pas à craindre que la science « cache » Dieu. Il peut comprendre qu'en général il n'y aura pas de miracle, que ce qui arrivera est le résultat des lois de la nature et de ses actes, et que c'est exactement le monde que Dieu a voulu.

Et pourquoi cela m'engage-t-il ?

Chapitre 8 sur 8

En bref :

Même si Dieu a ordonné, pourquoi obéir ? Parce qu'il est celui qui nous a créés, et qu'il existe une obligation de la créature envers son créateur, qui ne dépend pas de notre bien-être. Puis le bilan : aucun argument à lui seul n'est une preuve, la force est dans leur conjonction.

Et pourquoi cela m'engage-t-il ?

Il reste une question, peut-être la plus importante de toutes. Supposons que Dieu ait vraiment ordonné. C'est un fait. Mais d'un fait ne découle pas un « il faut ». Pourquoi cela m'engage-t-il ?

La réponse est qu'il y a des faits que celui qui les comprend sent aussitôt comme contraignants. Nous l'avons vu pour la morale. Celui qui comprend vraiment que faire du mal à un innocent est mal n'a pas besoin d'une raison supplémentaire pour ne pas le faire. Il en va de même ici. Celui qui se tient devant le commandement de celui qui l'a créé comprend de lui-même qu'il est engagé. Celui qui cherche à cela une raison supplémentaire ressemble à l'aveugle de la parabole : il lui manque le sens pour le voir.

Certains disent : « C'est seulement l'éducation. La plupart des religieux ont grandi dans une famille religieuse, et la plupart des laïcs dans une famille laïque ». C'est vrai, mais cet argument atteint les laïcs exactement comme les religieux. C'est un scepticisme général, pas un argument en faveur de l'athéisme. Et plus encore : l'intuition religieuse est comme l'intuition morale. Un instrument délicat qu'il faut développer. L'éducation est un développement, pas une programmation.

La reconnaissance

Et maintenant au fondement lui-même. La tradition juive dit que l'on sert Dieu par reconnaissance, pour tout le bien qu'il nous donne. Ainsi dit la Torah : « N'est-il pas ton père, qui t'a acquis ? C'est lui qui t'a fait et t'a établi ». Mais là-dessus, il y a des questions difficiles, et il faut les dire honnêtement. Le Rav Yehouda Amital, directeur de la yechiva de Har Etzion et rescapé de la Shoah, a demandé : un Juif contraint de sortir les cadavres des fours à Auschwitz peut-il servir Dieu par reconnaissance ? Et il a répondu : « En aucune façon, non ». Et nos Sages eux-mêmes ont dit qu'« il aurait mieux valu pour l'homme ne pas être créé ». Il y a aussi des questions logiques : les besoins que Dieu comble, c'est lui-même qui les a créés en nous, la maladie comme le remède. Et celui qui a créé un être est de toute façon tenu de prendre soin de lui.

La réponse est qu'il y a deux sortes de reconnaissance. Il y a la reconnaissance « ordinaire » : merci pour quelque chose que j'ai reçu. Elle dépend de ce que j'ai reçu, et si j'ai reçu de la souffrance, elle est atteinte. Et il y a une autre reconnaissance, plus profonde : l'obligation envers celui grâce à qui j'existe tout court,

indépendamment de ce que j'ai reçu. Comme une branche envers l'arbre dont elle a poussé. Ce n'est pas un merci, et ce n'est pas un sentiment. C'est un devoir.

Le test des parents éclaire la différence. Envers un parent adoptif qui a beaucoup donné, il y a une reconnaissance ordinaire. Envers des parents biologiques qui ont abandonné, il n'y a pas de reconnaissance ordinaire. Et pourtant, la plupart des gens sentent qu'ils ont encore un certain droit. C'est la reconnaissance du second type. Et envers des parents qui ont à la fois donné la vie et élevé, les deux ensemble. Envers Dieu, c'est vrai à plus forte raison. Il ne nous a pas donné « quelque chose ». Il nous a donné l'existence même. « C'est lui qui t'a fait et t'a établi ».

Et c'est précisément pour cela que cet engagement ne dépend pas de notre bien-être. Il ne découle pas des bienfaits que nous avons reçus, mais du fait même que nous avons été créés. C'est pourquoi il ne disparaît pas même dans les temps difficiles, quand la souffrance du monde rend la gratitude difficile à ressentir. Et ce même sentiment est aussi la bonne intention dans l'accomplissement des mitsvot : ni la peur, ni l'utilité, pas même seulement l'amour, mais agir parce que c'est juste. Exactement comme l'acte moral.

Ce que donne la foi

Il vaut la peine de dire aussi ce que la foi donne, à condition de se rappeler que ce n'est pas la raison de croire. Elle donne un sens. Elle donne une identité : celui qui s'engage devient un maillon d'une longue chaîne de générations. Et il y a en elle une richesse : un monde plein de valeurs laisse plus de place à l'expression personnelle qu'un monde où il n'y a que des valeurs morales. Mais il y a ici aussi un avertissement. Celui qui convainc de revenir à la pratique à cause de « l'atmosphère agréable d'une table de Chabbat » propose une thérapie, pas une foi. Il faut s'engager parce que c'est vrai. Et c'est précisément parce que c'est vrai que cela donne un sens.

Bilan

Aucun argument à lui seul n'est une preuve absolue. La force est dans leur conjonction. On peut voir les arguments comme une série de « sauts » surprenants dans le monde : du rien à quelque chose, c'est le premier argument. Du chaos à des lois précises qui permettent la vie, c'est le deuxième. De la matière à une raison qui comprend l'univers, c'est le troisième. Et de la raison au sentiment qu'il existe un vrai bien et un vrai mal, c'est le quatrième. Et de là, vers un Dieu qui parle aux hommes, et vers l'engagement envers ce qu'il a demandé.

Imaginez que nous demandions à quelqu'un qui n'a aucune idée de notre univers : à quoi, selon toi, devrait ressembler un univers né d'une conception, et à quoi ressemblerait un univers né du hasard ? Il répondrait sans doute que dans un univers conçu, il y aurait des lois, de la complexité, des êtres variés, une conscience et un progrès constant. Tandis que dans un univers fortuit, si une telle chose est seulement possible, il y aurait un chaos qui ne mène nulle part, et si par hasard quelque chose s'y formait, ce serait détruit aussitôt. Il n'y aurait certainement ni conscience, ni morale, ni récits de révélation. Et alors nous lui montrerions notre univers : les lois précises de la nature, la diversité des êtres, l'humanité et toutes ses créations. Auquel des deux ressemble-t-il le plus ?

L'athée doit croire que tout cela est arrivé par hasard. Et plus encore : s'il est conséquent, il doit renoncer à sa confiance dans la raison et dans la science, et à la croyance qu'il existe un bien et un mal. C'est le vrai prix.

Il n'y a pas ici de certitude, mais il y a de très bonnes raisons. Et c'est ainsi que nous vivons dans tous les domaines : non d'après des preuves absolues, qui n'existent sur aucun sujet, mais d'après ce qui est raisonnable et logique. Ce n'est ni une foi aveugle ni un « ami imaginaire », mais une conclusion logique.

Sevara • סברא